

Portrait du journaliste scientifique québécois : une femme instruite, salariée et observatrice critique de la science

Jean-Marc FLEURY

Titulaire de la Chaire
de journalisme scientifique
Bell-Globemedia
Université Laval, Québec
Directeur général
de la Fédération mondiale
des journalistes scientifiques
jmfleury@wfsj.org

Clémence CIREAU
Maîtrise en journalisme
scientifique
Université Laval, Québec
cirauclemence@gmail.com

Benoît LACROIX
Auteur, journaliste scientifique
Coordonnateur
de la Chaire de journalisme
scientifique Bell Globemedia
Université Laval, Québec
Benoit.Lacroix@com.ulaval.ca

Un instantané du journaliste scientifique québécois, pris à l'automne 2011, présente un métier en voie de féminisation et de scientification.

La cassure semble se faire avec le groupe d'âge des 35 à 49 ans qui comporte près de deux fois plus de femmes que d'hommes, alors qu'à partir de 50 ans on compte près de trois hommes pour une femme. Les journalistes scientifiques plus âgés, surtout des hommes donc, apparaissent plutôt salariés et diplômés des sciences humaines. Les plus jeunes, surtout des femmes, sont en majorité pigistes et ont étudié en sciences naturelles. Ce qui permet de conclure que le métier de journaliste scientifique, au Québec, tend à être de plus en plus exercé par des femmes formées en sciences naturelles. Ce portrait québécois correspond au portrait états-unien où, disait Sharon Dunwoody, « *ce sont des femmes qui expliquent les sciences aux garçons* », la majorité des lecteurs de journalisme scientifique demeurant des hommes¹.

Ce court texte résume de façon très succincte l'analyse de quelques-unes des réponses de 122 répondants sur 300 journalistes ou communicateurs scientifiques, membres de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec, de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec ou de l'Association des journalistes indépendants du Québec, invités par courriel à participer à un

sondage élaboré par l'équipe de la Chaire en journalisme scientifique Bell Globemedia de l'Université Laval.

Les 40 questions du sondage Internet, utilisant l'outil Survey Monkey, cherchaient à décrire la réalité du métier de journaliste scientifique telle que définie par ceux et celles qui le pratiquent.

Les données recueillies offrent une foule d'informations, certaines révélatrices du parcours et des conditions de travail. Ainsi, le tiers des répondants a débuté comme pigistes alors que le cinquième a obtenu un emploi dès le départ. Fait intéressant, 17 % des répondants en sont venus au journalisme scientifique après avoir été journalistes généralistes.

Au Québec comme ailleurs, le journalisme scientifique se pratique à temps partiel. Un peu plus de la moitié des répondants consacrent moins de la moitié de leur temps au journalisme scientifique. Quant à l'évolution de la charge de travail, 46 % des répondants font part d'une diminution, 26 % d'une augmentation tandis que 28 % répondent que leur charge de travail se maintient.

À notre étonnement, nous avons trouvé que la majorité des journalistes scientifiques sont des salariés (48 %) – surtout les plus âgés et les hommes – plutôt que des pigistes (39 %) – surtout des jeunes femmes. Ce résultat va totalement à l'encontre de la perception du milieu. Il s'explique peut-être par la présence d'un nombre relativement élevé de personnes qui écrivent seulement de temps en temps des textes de vulgarisation scientifique, qui ne sont membres d'aucune association, et qui n'ont pu être rejointes par notre enquête. D'ailleurs, les pigistes, plus jeunes et comptant plus de femmes, ont des revenus inférieurs à ceux des journalistes scientifiques salariés qui sont surtout des hommes... pour le moment.

Quant à savoir sur quel type de contenus et pour quel type de média travaillent les journalistes scientifiques québécois, les deux tiers produisent toujours des reportages style magazine et près de 80 % disent encore travailler totalement ou en partie pour des médias papier. Tout de même, 60 % indiquent travailler aussi pour la Toile. Est-ce le signe d'une résilience du journalisme scientifique dans les journaux québécois ? Après l'écriture magazine (65 %), l'écriture Web (59 %), c'est l'écriture journal (quotidien imprimé) qui occupe la 3^e place avec 19 % des styles les plus pratiqués.

Pas de surprise quant aux sujets traités. La santé vient en tête avec 52 %, immédiatement suivie de l'environnement (51 %). Par ailleurs, avec 40 % de sujets « société », il semble que les journalistes scientifiques québécois fassent de la science de plus en plus contextualisée et reliée aux enjeux sociaux et aux préoccupations des citoyens.

Au terme de l'enquête, nous voulions savoir si ceux et celles qui se définissent comme journalistes scientifiques se perçoivent plutôt comme des passeurs/vulgarisateurs (intermédiaires ayant pour rôle d'expliquer et de promouvoir la science auprès du public) ou des observateurs/critiques (journalistes commentant l'activité scientifique en fonction de sa pertinence aux préoccupations des citoyens, tels que décrits dans l'article de Hans Peter Peters, présenté dans ce dossier).

Pour minimiser tout biais, le questionnaire ne comprenait pas de question dichotomique : êtes-vous passeur ou observateur ? Nous avons préféré comparer et assembler plusieurs réponses sur la vision et la pratique des répondants². De cette analyse, nous concluons que 59 % s'affirment observateurs et critiques tandis que 41 % se disent passeurs de science.

L'analyse rigoureuse de toutes les données, notamment les nombreuses réponses détaillées aux questions qualitatives, permettra assurément de dresser un portrait encore plus précis du journalisme scientifique pratiqué au Québec. Le rapport de l'enquête ainsi que les données brutes devraient être accessibles en ligne au moment de la parution de ce dossier spécial des Cahiers du journalisme sur le site de la Chaire en journalisme scientifique Bell Globemedia de l'Université Laval : <http://www.com.ulaval.ca/recherche/cjs> ■

Notes

- .1. Communication personnelle.
2. Nous craignons que les répondants soient tentés de se dire « critiques » plutôt que « passeurs ». Nous avons donc posé plusieurs questions permettant de découvrir comment ils se définissent. Par exemple, nous leur avons demandé l'importance qu'ils accordaient aux enquêtes, à leur indépendance vis-à-vis de leurs sources scientifiques et nous les avons invités à décrire leur rôle et leur vision du journalisme scientifique. Nous avons arbitrairement classé les réponses en deux catégories : les réponses que nous associons à un répondant se percevant comme passeur et les réponses d'un répondant se percevant comme observateur.

Référence bibliographique

PETERS Hans Peter (2012), « Le journalisme scientifique : assurer la médiation entre science et société », *Les Cahiers du journalisme*, n° XX, p. XX-XX.